

Le martyre de la famille

EMV 55 – Jude suit Jésus contre l'avis de sa famille

56.5 « Tu es là toi aussi, Jude, mon cousin ? »

Ils s'embrassent. Jude pleure.

« Pourquoi ces larmes ?

– Oh ! Jésus ! Je veux rester avec toi !

– Je t'ai toujours attendu. Pourquoi n'es-tu pas venu ? »

Jude baisse la tête et se tait.

« Ils n'ont pas voulu ! Et maintenant ?

– Jésus, je... je ne peux leur obéir. Je ne veux obéir qu'à toi seul.

– Mais moi, je ne t'ai pas donné d'ordre.

– Non, toi non ; mais c'est ta mission qui commande. C'est Celui qui t'a envoyé qui parle ici, au fond de mon cœur, et qui me dit : “ Va vers lui ! ” C'est celle qui t'a engendré et qui a été pour moi une douce maîtresse, qui de son regard de colombe me fait comprendre sans mot dire : “ Sois à Jésus. ” Puis-je, moi, ne pas tenir compte de cette voix d'en haut qui me pénètre le cœur ? De cette prière d'une sainte qui, sûrement, me supplie pour mon bien ? Alors que je suis ton cousin du côté de Joseph, ne dois-je pas te connaître pour ce que tu es, alors que Jean-Baptiste t'a reconnu, lui qui ne t'avait jamais vu, ici, sur les rives de ce fleuve et t'a salué du nom de “ Agneau de Dieu ” ? Et moi, moi qui ai grandi avec toi, qui me suis amélioré en te suivant, moi qui suis devenu fils de la Loi grâce à ta Mère et qui ai absorbé, non seulement les six-cent treize préceptes des rabbins, en plus de l'Écriture et des prières, mais leur âme à eux tous, je ne devrais être capable de rien ?

– Et ton père ?

– Mon père ? Il ne manque ni de pain, ni d'assistance... et puis, c'est toi qui m'as donné l'exemple. Tu as pensé au bien du peuple plutôt qu'au bien particulier de Marie. Or elle est seule. Dis-moi, toi, mon Maître, n'est-il pas donc permis, sans manquer de respect à un père de lui dire : “ Père, je t'aime. Mais au-dessus de toi, il y a Dieu, et c'est lui que je veux suivre ” ?

– Jude, mon parent et ami, je te l'affirme : tu es très avancé sur le chemin de la lumière. Viens. Il est permis de tenir ce langage à son père quand c'est Dieu qui appelle. Il n'y a rien au-dessus de Dieu. Les lois du sang elles-mêmes disparaissent ou plutôt sont sublimées car, par nos larmes, nous offrons à nos parents, à nos mères un plus grand secours, et pour un but éternel auprès duquel la journée du monde ne compte guère. Avec nous, nous les attirons vers le Ciel et, par la même voie du sacrifice de

nos affections, vers Dieu. Reste donc, Jude. Je t'ai attendu et je suis heureux de t'avoir de nouveau, toi, l'ami de ma vie de Nazareth. »

EMV 102 – L'obéissance à sa mère et à son père est une règle qu'on suit quand on se borne à être des hommes et des fils de chair. Mais quand on suit la paternité de Dieu, c'est différent

– Les nuits sont déjà moins étouffantes. Le soleil est encore pour peu de temps dans le Lion et les orages tempèrent la chaleur. D'ailleurs, je le répète : je n'oblige personne à venir. Tout est spontané en moi et autour de moi. Si vous avez des affaires ou si vous vous sentez fatigués, restez. Nous nous retrouverons plus tard.

– Voilà, c'est bien ce que tu dis : il me faudrait penser à des intérêts de famille. Le temps des moissons arrive et ma mère m'avait prié de voir des amis... Tu sais, au fond, je suis le chef de famille. Je veux dire : je suis l'homme de ma famille. »

Pierre bougonne :

« Heureusement qu'il se rappelle que la mère est toujours la première après le père. »

Qu'il n'ait pas entendu Pierre bougonner ou qu'il ne veuille pas l'entendre, Judas fait mine de rien. Du reste, Jésus arrête Pierre d'un coup œil pendant que Jacques, fils de Zébédée, assis près de Pierre, tire son vêtement pour le faire taire.

« Vas-y, Judas. Tu dois au contraire y aller. Il ne faut pas manquer d'obéissance à sa mère.

– Alors je pars tout de suite, si tu le permets. Je serai à temps à Naïm pour trouver encore où loger. Adieu, Maître. Adieu, mes amis.

– Sois ami de la paix et mérite d'avoir toujours Dieu avec toi. Adieu » dit Jésus pendant que les autres le saluent en chœur.

Son départ n'est pas très regretté et même... Pierre, craignant peut-être que Judas ne change d'idée, l'aide à serrer les courroies de son sac et à le passer en bandoulière. Il l'accompagne jusqu'à la porte de l'atelier, déjà ouverte tout comme l'autre qui donne sur le jardin, certainement pour aérer la pièce dont l'air est étouffant après une journée torride. Il reste sur le seuil pour le regarder partir et, quand il le voit s'éloigner, il fait un geste de joie et d'adieu ironique puis il revient en se frottant les mains. Il ne dit rien... mais il a déjà tout dit. Quelqu'un qui a vu rit dans sa barbe.

102.2 Mais Jésus n'y prête pas attention, car il observe son cousin Jacques qui est devenu tout rouge et triste, laissant de côté ses olives. Il l'interroge :

« Qu'as-tu ?

– Tu as dit : “ Il ne faut pas manquer d'obéissance à sa mère... ” Et nous, alors ?

– N'aie pas de scrupules. En règle générale, c'est comme cela qu'on doit faire. Quand on se borne à être des hommes et des fils de chair. Mais quand on a pris une autre nature et une autre paternité,

c'est différent. Comme elle est plus élevée, il faut la suivre selon ce qu'elle commande et désire. Judas est arrivé avant toi et avant Matthieu... mais il est encore en retard. Il faut qu'il se forme, et il le fera fort lentement. Faites preuve de charité à son égard. Fais preuve de charité, Pierre ! Je comprends... mais je te dis : sois charitable. Supporter les personnes désagréables est une vertu qui n'est pas sans valeur. Mets-la en pratique.

– Oui, Maître... Mais quand je le vois comme ça... comme ça... – bon, tais-toi, Pierre, car Jésus comprend si bien... – j'ai l'impression d'être une voile trop tendue par le vent... Je craque, je craque sous la poussée et quelque chose se casse toujours en moi ... Mais, tu sais – ou plutôt tu ne sais pas, parce que comme batelier tu ne vauds rien et c'est pour cela que je te le dis– que si une voile par excès de tension rompt toutes ses attaches, je te jure qu'elle donne une telle gifle au batelier inexpérimenté qu'il en est étourdi... Voilà, moi je sens que... je risque d'avoir toutes mes attaches rompues... et alors... Il vaut mieux qu'il s'en aille de temps en temps. Comme ça, la voile se calme faute de vent, et j'arrive à temps pour renforcer les attaches. »

Plein d'indulgence pour le juste et bouillant Pierre, Jésus sourit et hoche la tête.

EMV 104 – Décès d'Alphée. Ressentiment de Nazareth.

104.6 Mais voilà qu'arrive le berger Joseph, tout couvert de poussière comme après une longue marche.

« Toi ? Comment cela se fait-il ? demande Jésus après l'avoir embrassé pour le saluer.

– J'ai des lettres pour toi. Ta Mère me les a données. L'une vient d'elle. Les voici. »

Joseph présente trois petits rouleaux d'une espèce de fin parchemin, attachés par un ruban. Le plus volumineux a aussi un sceau pour le fermer. Un autre est seulement noué. Le troisième a un sceau brisé.

« Voilà celui de ta Mère » dit Joseph en indiquant celui qui a un nœud.

Jésus le déroule et le lit, tout bas d'abord, puis à haute voix.

« “ A mon Fils aimé, paix et bénédiction. Il m'est arrivé, à la première heure des calendes de la lune d'Ellul, un messenger de Béthanie. C'était le berger Isaac auquel j'ai donné un baiser de paix et de réconfort en ton nom et pour lui prouver ma reconnaissance. Il m'a apporté ces deux lettres que je t'envoie, me disant verbalement que ton ami Lazare de Béthanie te prie de condescendre à sa prière. Jésus bien aimé, mon Fils béni et mon Seigneur, je voudrais moi aussi te demander deux choses : la première de te rappeler que tu m'as promis d'appeler ta pauvre Maman pour l'instruire dans ta Parole ; la seconde de ne pas venir à Nazareth sans m'en avoir d'abord parlé. ” »

Jésus arrête brusquement, se lève, et va se placer entre Jacques et Jude. Il les serre étroitement dans ses bras et termine en répétant par cœur ces mots :

« “ Alphée est retourné dans le sein d'Abraham à la dernière pleine lune, et grand a été le deuil de la cité... ” »

Les deux fils pleurent sur la poitrine de Jésus. Il termine :

« “ A sa dernière heure, il aurait voulu t’avoir auprès de lui, mais tu étais loin. C’est pourtant un réconfort pour Marie qui voit en cela l’assurance du pardon de Dieu, ce qui doit donner la paix même à mes neveux. ” Vous entendez ? C’est Elle qui le dit, et elle sait de quoi elle parle.

- Donne-moi la lettre, supplie Jacques.

- Non, cela te ferait du mal.

- Pourquoi ? Que peut-elle dire de plus pénible que la mort d’un père ?

- Qu’il nous a maudits, soupire Jude.

- Non, non pas cela, assure Jésus.

- Tu dis cela... pour ne pas nous affliger. Mais c’est la vérité.

- Lis, alors. »

Jude lit :

« “ Jésus, je te prie – et Marie t’en prie elle aussi – de ne pas venir à Nazareth avant la fin du deuil. L’affection des Nazaréens pour Alphée les rend injustes envers toi, et ta Mère en pleure. Notre bon ami Alphée, fils de Sarah, me console et calme le pays. Il y a eu beaucoup de bruit au sujet du récit d’Aser et d’Ismaël pour la femme de Kouza. Mais Nazareth est maintenant une mer agitée par des vents contraires. Je te bénis, mon Fils, et je te demande pour mon âme paix et bénédiction. Paix à mes neveux. Maman. ” »

Les apôtres font des commentaires et réconfortent les deux frères en pleurs.

[Jésus lit la lettre de Lazare qui apprend que Doras est d’accord de libérer Jonas, sous certaines conditions] (...)

[Jésus] est très soucieux, pensif. Il ne sort de sa méditation que pour dire :

« Donnez à dîner à Joseph, puis allons nous reposer. Je vais préparer une réponse pour Lazare... Isaac est encore à Nazareth ?

- Il m’attend.

- Nous nous y rendrons tous.

- Oh non ! Ta Mère dit... »

Tous sont en émoi.

« Silence. C'est ma volonté. Ma Mère laisse parler son cœur aimant. Moi, je juge avec ma raison. Je préfère effectuer cette démarche pendant que Judas n'est pas là, et tendre une main amie à mes cousins Simon et Joseph, pleurer avec eux avant la fin du deuil. Puis nous reviendrons à Capharnaüm, à Génésareth, sur le lac en somme, pour attendre la fin de la lune de Tisri. Nous prendrons les Marie avec nous. Votre mère a besoin d'amour, nous lui en donnerons. Et la mienne a besoin de paix. Je suis sa paix.

- Tu crois qu'à Nazareth... demande Pierre.

- Je ne crois rien.

- Ah bien ! Parce que, s'ils devaient lui faire du mal ou la faire souffrir !... Ils auraient à faire avec moi ! » dit Pierre tout ébouriffé.

Jésus lui fait une caresse, mais il est pensif ; je dirais même qu'il est triste. Puis il va s'asseoir entre Jude et Jacques et les tient dans ses bras pour les consoler.

Les autres parlent doucement pour ne pas troubler leur douleur.

EMV 105 – Arrivée à Nazareth. Jésus va chez Simon, Joseph et Marie d'Alphée. éSi je l'avais pu, crois-tu que j'aurais permis sa douleur ? Mais si je suis avec le Père, je ne suis pas au-dessus du Père »

105.1 Le soir descend sous un crépuscule rougeoyant qui, tel un feu qui s'éteint, devient toujours plus sombre jusqu'à prendre une couleur rubis violet. Une teinte splendide, rare, colore le couchant et s'estompe lentement jusqu'à s'évanouir dans le cobalt sombre du ciel, là où l'orient s'avance de plus en plus avec ses étoiles et le croissant de la lune qui arrive déjà à son second quartier. Les agriculteurs se hâtent de regagner leurs logis, où les foyers allumés répandent dans l'air des volutes de fumée au-dessus des basses maisons de Nazareth.

Jésus va arriver en ville et, contrairement à ce que les autres désireraient, il veut que personne n'aille prévenir sa Mère.

« Il n'arrivera rien. Pourquoi l'inquiéter d'avance ? » dit-il.

Le voici déjà au milieu des maisons. Ici un salut, là des chuchotements dans son dos, quelque grossier haussement d'épaules ou encore une porte qui claque quand passe le groupe des apôtres...

La mimique de Pierre est un vrai poème, mais les autres aussi sont un peu inquiets. Les fils d'Alphée ressemblent à deux condamnés. Ils avancent, tête basse, aux côtés de Jésus, mais en observant tout, et de temps à autre ils échangent des regards effrayés, pleins d'appréhension pour Jésus. Mais lui, comme si de rien n'était, répond aux salutations avec son amabilité coutumière et se penche pour caresser les enfants qui, dans leur simplicité, ne prennent pas parti pour celui-ci ou celui-là, et sont des amis indéfectibles de leur Jésus, toujours si affectueux avec eux.

L'un d'eux – un petit bout de chou gros et gras, qui doit avoir quatre ans tout au plus – court à sa rencontre en lâchant la robe de sa mère. Il lui tend ses petits bras en disant :

« Prends-moi ! »

Lorsque Jésus l'attrape pour lui faire plaisir, il l'embrasse de sa bouche toute barbouillée par une figue qu'il suce, puis il pousse son amour jusqu'à offrir à Jésus un morceau de figue en disant :

« Prends ! C'est bon ! »

Jésus accepte son cadeau et rit de recevoir la becquée de cet homme en herbe.

105.2 Isaac, chargé de brocs, arrive de la fontaine. Il voit Jésus, pose les brocs et s'écrie :

« Oh ! Mon Seigneur ! » en courant à sa rencontre. « Ta Mère vient de rentrer chez elle. Elle était chez sa belle-sœur. Mais... as-tu reçu la lettre ? demande-t-il.

– C'est pour cela que je suis ici. Ne dis rien à Maman pour l'instant. Je vais d'abord à la maison d'Alphée. »

Prudent, Isaac dit simplement : « Je t'obéirai », puis il prend ses amphores et rentre chez lui.

« Nous allons nous y rendre. Vous, mes amis, vous nous attendrez ici. Je resterai peu de temps.

– Non, bien sûr, nous n'entrerons pas dans cette maison en deuil, mais nous attendrons là, au dehors. N'est-ce pas ? intervient Pierre.

– Pierre a raison. Nous resterons dans la rue. Mais pas loin de toi. »

Jésus cède à la volonté générale, mais il sourit et dit :

« Ils ne me feront rien, vous pouvez en être sûrs. Ils ne sont pas méchants. Ils sont seulement pris par leurs passions humaines. Allons-y. »

Les voilà sur le chemin de la maison, les voilà sur le seuil du jardin. Jésus marche en premier, Jude et Jacques le suivent.

105.3 Jésus arrive sur le seuil de la cuisine. Marie, femme d'Alphée, se tient près du foyer, elle fait la cuisine, en larmes. Dans un coin, Simon et Joseph sont assis avec d'autres hommes, en cercle. Parmi ces derniers se trouve Alphée, fils de Sarah. Ils sont là, muets comme autant de statues. Est-ce là une coutume ? Je ne sais.

« Paix à cette maison et paix à l'âme qui l'a quittée. »

La veuve pousse un cri et, instinctivement, elle repousse Jésus pour s'interposer entre lui et les autres. Simon et Joseph se lèvent, sombres et interdits. Mais Jésus ne montre pas qu'il s'aperçoit de leur attitude hostile. Il s'avance vers les deux hommes (Simon a déjà cinquante ans et peut-être plus, à en juger par sa mine). Il leur tend les mains, dans un geste d'affectueuse invitation. Les deux hommes sont plus que jamais interdits, mais ils n'osent se comporter comme des malotrus. Alphée, fils de Sarah, tremble et souffre visiblement. Les autres hommes ont une attitude fermée, attendant ce qui va se passer.

« Simon, toi qui es désormais le chef de famille, pourquoi ne m'accueilles-tu pas ? Je viens pleurer avec toi. J'aurais tellement voulu être avec vous, à l'heure de la souffrance ! Ce n'est pas ma faute si j'étais au loin. Tu es juste, Simon, et tu dois le dire. »

L'homme reste sur la réserve.

« Et toi, Joseph, dont le nom m'est si cher, pourquoi n'accueilles-tu pas mon baiser ? Vous ne me permettez pas de pleurer avec vous ? La mort est un lien qui resserre les vraies affections. Or nous nous aimions. Pourquoi maintenant doit-il y avoir désunion ?

- C'est à cause de toi que notre père est mort torturé » répond durement Joseph. Et Simon :

« Tu aurais dû rester. Tu savais qu'il était mourant. Pourquoi n'es-tu pas resté ? Il désirait ta présence...

- Je n'aurais pas pu faire davantage pour lui que ce que j'avais déjà fait. Vous le savez bien... »

Simon, plus juste, reconnaît :

« C'est vrai. Je sais que tu es venu et qu'il t'a chassé. Mais c'était un homme malade et affligé.

- Je le sais et je l'ai dit à ta mère et à tes frères : " Je n'éprouve aucune rancune, car je comprends son cœur. " Mais au-dessus de tout, il y a Dieu. Et Dieu voulait cette souffrance pour tous. Pour moi, croyez-le, j'en ai souffert comme si on m'avait arraché un lambeau de chair vivante ; pour votre père, à qui cette peine a fait comprendre une grande vérité qui lui était restée cachée pendant toute sa vie ; pour vous qui, par cette souffrance, avez la possibilité de faire un sacrifice plus salutaire que l'immolation d'un jeune taureau ; enfin pour Jacques et Jude qui sont aujourd'hui des hommes aussi formés que toi, mon Simon, car ils l'ont bien payé par tant de souffrance. Elle les a moulus comme la pierre meulière. Elle les a rendus adultes et ils sont arrivés à l'âge parfait aux yeux de Dieu.

- Quelle vérité a vue notre père ? Une seule : que son sang, à sa dernière heure, lui a été hostile, réplique durement Joseph.

- Non, au-dessus du sang, il y a l'esprit. Il a compris la douleur d'Abraham, ce qui lui a permis d'obtenir l'aide d'Abraham, répond Jésus.

- Si cela pouvait être vrai ! Mais qui nous l'assure ?

- Moi, Simon. Et plus encore la mort de ton père. Ne m'a-t-il pas cherché ? C'est toi qui l'as dit.

- Je l'ai dit. C'est vrai. Il voulait Jésus, et il disait : " Qu'au moins mon âme ne meure pas. Lui, il peut le faire. Je l'ai repoussé et il ne viendra plus. Ah ! Mourir sans Jésus ! Quelle horreur ! Pourquoi l'ai-je chassé ? " Oui, il disait cela et il ajoutait : " Il m'a demandé tant de fois : ' Dois-je m'en aller ? ' et je l'ai renvoyé... Maintenant, il ne vient plus. " Il désirait ta présence, il la désirait vraiment. Ta Mère a envoyé quelqu'un te chercher, mais ils ne t'ont pas trouvé à Capharnaüm et il a beaucoup pleuré. En rassemblant ses dernières forces, il a pris la main de ta Mère et l'a voulue auprès de lui. Il

ne parlait que difficilement, mais il disait : « La Mère, c'est un peu le Fils. Je tiens la main de la Mère pour avoir quelque chose de lui, car j'ai peur de la mort. » Mon pauvre père ! »

105.4 Il se passe alors une scène bien orientale de cris et de gestes de douleur à laquelle tous prennent part, même Jacques et Jude qui ont osé entrer. Le plus paisible est Jésus, qui pleure seulement.

« Tu pleures ? Tu l'aimais, alors ? demande Simon.

- Oh, Simon, tu me demandes cela ? Si je l'avais pu, crois-tu que j'aurais permis sa douleur ? Mais si je suis avec le Père, je ne suis pas au-dessus du Père.

- Tu guéris les mourants, mais, lui, tu ne l'as pas guéri, dit Joseph avec âpreté.

- Il ne croyait pas en moi.

- C'est vrai, Joseph, reconnaît son frère Simon.

- Il ne croyait pas et n'abandonnait pas sa rancune. Là où se trouvent incrédulité et haine, je ne peux rien. C'est pour cela que je vous dis : ne haïssez plus vos frères. Les voici. Que votre rancœur ne vienne pas aggraver leur détresse. Votre mère est plus déchirée par cette haine toujours vivante que par la mort qui prend fin d'elle-même. Pour votre père, il s'est éteint dans la paix, car le désir qu'il avait de moi lui a obtenu le pardon de Dieu. Je ne vous parle pas de moi et je ne vous demande rien pour moi. Je suis dans le monde, mais je n'appartiens pas au monde. Celui qui vit en moi me dédommage de tout ce que le monde me refuse. Je souffre dans mon humanité, mais j'élève mon âme au-delà de la terre et je jubile dans les réalités célestes. Mais eux !... Ne manquez pas à la loi de l'amour et du sang. Aimez-vous. Jacques et Jude n'ont pas commis d'offense envers leur sang. Mais, même si cela avait été le cas, pardonnez. Portez sur les choses un juste regard et vous verrez que ce sont eux qui ont été les plus accablés, puisque les nécessités qu'imposait à leur âme l'appel de Dieu étaient incomprises. Pourtant, il n'y a pas la moindre rancune en eux, seulement le désir d'être aimés. N'est-ce pas, mes cousins ? »

Jude et Jacques, que leur mère tient serrés contre elle, acquiescent à travers leurs larmes.

« Simon, tu es l'aîné, donne l'exemple...

- Moi... pour moi... Mais le monde... mais toi...

- Oh ! Le monde... Il oublie et change d'avis chaque matin... Et moi ! Viens. Donne-moi ton baiser de frère. Je t'aime. Tu le sais. Laisse tomber ces écailles qui te rendent dur et ne t'appartiennent pas, mais que t'imposent des étrangers moins justes que toi. Pour toi, juge toujours selon ton cœur, qui est droit. »

Avec encore quelque répugnance, Simon ouvre les bras. Jésus l'embrasse, puis l'amène à ses frères. Ils s'embrassent au milieu des pleurs et des lamentations.

« Maintenant, à toi, Joseph.

- Non. N'insiste pas. Moi, je me souviens de la douleur de notre père.

- En vérité, tu l'éternises par cette rancœur.

- Peu importe. Je suis fidèle. »

Jésus n'insiste pas.

105.5 Il se tourne vers Simon :

« La soirée avance, mais, si tu voulais... Notre cœur brûle de vénérer sa dépouille. Où est Alphée ? Où l'avez-vous mis ?

- Derrière la maison, au bout de l'oliveraie, contre le talus. C'est un tombeau digne.

- Je t'en prie, conduis-moi. Marie, prends courage. Ton époux se réjouit à la vue de tes fils sur ton sein. Restez. Moi, j'y vais avec Simon. Soyez en paix ! Soyez en paix ! Joseph, je te dis ce que je disais à ton père : " Je n'éprouve aucune rancœur. Je t'aime. Quand tu voudras me voir, appelle-moi. Je viendrai pleurer avec toi. " Adieu. »

Jésus sort avec Simon...

Les apôtres regardent furtivement avec curiosité, mais ils voient que les deux hommes s'entendent bien et s'en réjouissent.

« Venez vous aussi, dit Jésus. Ce sont mes disciples, Simon. Eux aussi désirent honorer ton père. Allons. »

Ils traversent l'oliveraie et tout se termine.

Enseignement de Jésus

Lente conversion de Simon, le cousin de Jésus

105.6 Jésus dit :

« Vous placerez ici la troisième et la quatrième vision que tu as eues le 13 février 1944.

Comme tu le vois, Simon, moins buté, s'est soumis à la justice, sinon complètement, du moins en partie avec une sainte promptitude. Il n'est pas devenu tout de suite mon disciple et encore moins un apôtre, comme tu l'as appelé par ignorance il y a un an de cela, mais il fut du moins un spectateur neutre après cette rencontre à l'occasion de la mort d'Alphée. Il fut aussi le protecteur de sa mère et de la mienne, au moment où un homme devait les protéger et les défendre contre les sarcasmes des gens. Pas assez courageux pour s'imposer à ceux qui me traitaient de " fou ", il était encore beaucoup trop homme, au point de rougir un peu de moi, et de s'inquiéter des dangers que risquait toute la famille à cause de mon apostolat contraire aux sectes. Mais il était déjà sur la bonne voie. Après le Sacrifice, il sut y marcher d'un pas de plus en plus assuré, jusqu'à me confesser par le

martyre. La grâce opère tantôt comme un coup de tonnerre, tantôt lentement. Mais elle agit toujours là où se trouve la volonté d'être juste.

Va en paix. Sois en paix au milieu de tes souffrances. Voici que commence le temps de préparation à la fête de Pâques et tu portes la croix pour moi. Je te bénis, Maria de la Croix de Jésus.
»

| |
|---|
| EMV 222 – Jean aime sa famille en Dieu |
|---|

[Après être resté un temps près de Jésus, Jean revient près du groupe apostolique et ne parle pas de ce qu'il s'est passé avec le Christ. En parlant avec les disciples, Jean déclare :]

- Oh, non ! Je suis comme tout le monde.

- Non, mon frère. Pas comme tout le monde. Nous autres, sauf peut-être Barthélemy, André et Simon le Zélote, nous aurions déjà dit, même aux herbes, ce qui nous serait arrivé et qui nous rendrait heureux. Toi, tu te tais. Cependant tu dois le dire à moi, ton frère aîné. Je suis pour toi comme un père, dit Jacques, fils de Zébédée.

- Mon Père, c'est Dieu, mon Frère c'est Jésus, ma Mère c'est Marie...

- Alors le sang, pour toi, cela ne compte plus ? s'irrite Jacques.

- Ne te fâche pas. Moi, je bénis le sang et le sein qui m'ont formé : mon père et ma mère ; et je te bénis, toi, mon frère, qui es du même sang. Mais c'est parce que mes parents m'ont engendré et élevé pour me permettre de suivre le Maître, et toi, parce que tu le suis. Depuis que notre mère est disciple, je l'aime à un double titre : par la chair et le sang, en tant que fils ; avec mon âme, en tant que condisciple. Ah ! Quelle joie d'être unis dans un même amour pour lui !... »